

Bruce Chatwin, *Le Chant des pistes*

La petite bibliothèque

en cours

crayon, impressions numériques transférées à l'acétone

Transcription manuscrite de passages de *Le Chant des pistes*, de Bruce Chatwin,
Grasset, coll. « Le Livre de poche », 2016 (1990).

Ce fut durant la période où il exerça le métier d'instituteur qu'Arbady apprit l'existence du labyrinthe de sentiers invisibles sillonnant tout le territoire australien et connus des Européens sous le nom de songlines, « itinéraires chantés » ou « pistes des rêves » et des aborigènes sous le nom d'« empreintes des ancêtres » ou de « chemin de la loi ».

Les mythes aborigènes de la création parlent d'êtres totémiques légendaires qui avaient parcouru tout le continent au Temps du Rêve. Et c'est en chantant le nom de tout ce qu'ils avaient créé en chemin - oiseaux, animaux, plantes, rochers, trous d'eau - qu'ils avaient fait venir le monde à l'existence.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 11.

Le travail d'Arbady consistait à rechercher les « propriétaires Traditionnels », à les conduire sur leurs anciens terrains de chasse, même si ceux-ci appartenaient à une société d'élevage, et à obtenir d'eux qu'ils lui révèlent quel rocher, marécage ou gommier-spectre était l'œuvre d'un héros du Temps du Rêve.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 13.

De même je me me souviens pas du moment où j'ai entendu l'expression *walkabout* [la longue errance des aborigènes à travers l'Australie] pour la première fois. Mais il m'était resté l'image de ces Noirs « civilisés » qui, un jour, travaillaient heureux dans une « station » d'élevage et qui, le lendemain, sans un signe d'avertissement et sans bonne raison, prenaient leurs cliques et leurs claques et disparaissaient dans la nature. Ils abandonnaient leurs vêtements de travail et partaient ; pendant des semaines, des mois, voire des années ; ils traversaient à pied la moitié du continent, parfois uniquement dans le but de rencontrer un homme, puis ils revenaient comme si rien ne s'était passé.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 22.

Les aborigènes avaient une philosophie fondée sur la terre. C'est la terre qui donnait vie à l'homme, qui lui fournissait sa nourriture, sa langue et son intelligence ; et c'est elle qui le prenait reprenait lorsqu'il mourait. Le « pays » de tout homme, même s'il ne s'agissait que d'un lopin vide, couvert de spinifex, d'herbe-pau-épic, était une icône sacrée à laquelle aucune blessure ne devait être infligée.

« Aucune blessure, vous voulez dire, faite par des routes, des mines ou des voies ferrées ? »

- Blessar la terre, répondit-il, avec conviction, c'est se blesser soi-même, et si d'autres blessent la terre, c'est nous-mêmes qui ils atteignent. Le pays doit rester vierge, comme il était au Temps du Rêve, à l'époque où les ancêtres amenèrent le monde à l'existence en le chantant. [...]

Les aborigènes, poursuivit-il, parcouraient la terre de d'un pas léger ; et moins ils lui prenaient, moins ils avaient à donner en retour.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 24-25.

« Si on veut s'efforcer de saisir le concept de Temps du Rêve, dit-il, il faut y voir l'équivalent aborigène des deux premiers chapitres de la Genèse... avec une différence notable.

« Dans la Genèse, Dieu a d'abord créé les "choses vivantes" et, ensuite, a façonné dans l'argile notre père Adam. Ici en Australie, les ancêtres se sont eux-mêmes créés à partir de l'argile, par centaines et par milliers, un pour chaque espèce tétémnique.

« Ainsi quand un aborigène vous dit : "J'ai un rêve Wallaby", il veut dire : "Mon tétémn est le Wallaby. Je suis membre du clan Wallaby." [...]

Chaque homme Wallaby croyait qu'il était issu d'un père universel Wallaby, lui-même ancêtre de tous les autres hommes Wallaby et de tous les Wallabies vivants. Les Wallabies étaient donc ses frères. En tuer un pour se nourrir relevait à la fois du fratricide et du cannibalisme. [...]

Il continua en m'expliquant comment, lors de sa traversée du pays, chaque ancêtre avait laissé dans son sillage une suite de mots et de notes de musique et comment ces pistes de rêve formaient dans tout le pays des « voies » de communication entre les tribus les plus éloignées.

« Un chant, dit-il, était à la fois une carte et un topo-guide. Peu peu que vous connaissiez le chant, vous pourriez toujours vous repérer sur le terrain.

En théorie, du moins, la totalité de l'Australie pourrait être lue comme une partition musicale. Il n'y avait pratiquement pas un rocher, pas une rivière dans le pays qui ne pourrait être ou n'avait été pas été chantée. On devrait peut-être se représenter les songlines sous la forme d'un plat de spaghetti composé de plusieurs Iliades et de plusieurs Odyssées, entremêlées en tous sens, dans lequel chaque « épisode » pourrait recevoir une interprétation d'ordre géologique. [...] Donc la brousse, à quelque endroit que vous soyez, vous pouvez indiquer n'importe quel point caractéristique du paysage et demander à l'aborigène qui vous accompagne : "Quelle est l'histoire de l'endroit?" ou "Qui est-ce?" Immanquablement, vous vous entendrez répondre "Kangourou" ou "Potorouche" ou "Lézard", selon l'ancêtre qui est passé par là.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 27.

En amenant le monde à l'existence par le chant, dit-il, les ancêtres avaient été des poètes dans le sens original du mot *poësis*, la « création ». Aucun aborigène ne pouvait concevoir que le monde créé put être imparfait. Sa vie religieuse tendait vers un but unique : conserver la terre comme elle était et comme elle devait être. Celui qui partait pour un *walkabout* accomplissait un voyage rituel. Il marchait dans les pas de son ancêtre. Il chantait les strophes de l'ancêtre sans changer un mot ni une note - et ainsi recréait la création. [...]

« Ainsi donc, dis-je, la terre doit d'abord exister sous la forme d'un concept ? Puis elle doit être chantée ? Ce n'est qu'après cela que l'on peut dire qu'elle existe ? [...] En d'autres mots, "exister" c'est "être perçu" ?

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 28.

- Alors je suppose que ces cinq cents kilomètres d'acier, en coupant en deux d'innombrables chants, vont bouleverser l'équilibre mental de nos "anciens" ?

- Oui et non, dit-il. Ils sont très résistants, émotionnellement, et très pragmatiques. En outre, ils ont vu des choses bien pires qu'un chemin de fer... »

Les aborigènes croyaient que toutes les « choses vivantes » avaient été faites en secret sous la croûte terrestre, comme tout le matériel de l'homme blanc - ses avions, ses fusils, ses Toyota - et toutes les inventions à venir qui dormaient sous la surface du sol en attendant d'être appelées à leur tour.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 29.

Puis il leva les yeux et demanda brusquement :

« Qu'est-ce que vous cherchez dans tout cela ? Qu'est-ce que vous voulez trouver ici ? »

- Je suis venu mettre une idée à l'épreuve, dis-je.
- Une idée géniale ?
- Probablement une idée très évidente. Mais c'est une idée qui me tracasse et dont je voudrais me libérer.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 30.

Je partis en Afrique, au Soudan. [...]

C'était un pays de nomades, en l'occurrence les Beja, les « fuzzy-wuzzies » de Kipling, qui se mequaient de tout, des pharaons d'Égypte aussi bien que de la cavalerie britannique d'Omdourman. [...]

Ils s'enduisaient mutuellement les cheveux d'une graisse de chèvre odorante et les peignaient patiemment en boucles tirebouchonnées formant un parasol huileux, qui, en guise de turban, empêchaient leur cerveau de s'amollir. Le soir, lorsque la graisse avait fondu, les boucles, rejetées en arrière, constituaient un oreiller bien ferme.

Notre chamelier était un blagueur appelé Mahmoud, dont la tignasse était plus volumineuse encore que celle des autres. [...]

Nous avions trois chameaux, deux pour nous transporter et un pour les autres, mais généralement nous préférons marcher. Il allait pieds nus ; j'étais en chaussures. Je n'ai jamais rien vu de tel que la légèreté de son pas et, tout en marchant, il chantait, généralement une chanson qui parlait d'une jeune fille de l'oued Hammamat aussi belle qu'une perruche verte. Les chameaux étaient ses seules possessions. Il n'avait pas de troupeaux et n'en voulait pas. Il était à l'abri de tout ce que nous appellerions « progrès ». [...]

Plus tard, de retour en Angleterre, j'ai trouvé la photo d'un « fuzzy-wuzzy » gravé dans le bas-relief d'une tombe égyptienne de la XII^e dynastie à Beni-Hassan, silhouette pitoyable, émaciée, semblable aux images des victimes de la sécheresse au Sahel et rappelant Mahmoud à s'y méprendre.

Les pharaons avaient disparu ; Mahmoud et son peuple étaient restés. Je sentis qu'il me fallait percer le secret de leur vitalité intemporelle et irrévérencieuse.

Plus je lisais, plus je me convainquais que les nomades avaient été le moteur de l'histoire, ne serait-ce que parce que les grands monothéismes avaient tous vu le jour en milieu pastoral...

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 34.

Les Pintupi étaient la dernière tribu « sauvage » à avoir été contactée dans le Grand Désert occidental et introduite à la civilisation blanche. Jusqu'à la fin des années 1950, ils avaient continué à pratiquer la chasse et la cueillette, nus dans les dunes, comme ils l'avaient fait pendant au moins dix mille ans.

C'étaient des gens insoucians et très ouverts d'esprit, qui ne connaissaient pas ces rudes rites d'initiation propres aux groupes plus sédentaires. Les hommes chassaient le kangourou et l'émeu. Les femmes cueillaient des graines, ramassaient des racines et tout ce qui pouvait se manger. En hiver, ils s'abritaient derrière des pare-vent de spinifex; et, même en pleine sécheresse, l'eau leur faisait rarement défaut. Une bonne paire de jambes était leur valeur la plus sûre et ils vivaient sans cesse. Les quelques Blancs qui les visitèrent furent surpris de voir leurs nourrissons gras et en bonne santé.

Mais le gouvernement décréta que les hommes de l'âge de pierre devaient être sauvés... pour le Christ, si besoin était. En outre, on avait besoin du Grand Désert occidental pour y mener à bien des opérations minières, éventuellement des essais nucléaires. Il fut donc ordonné d'embarquer les Pintupi dans des camions de l'armée et de les installer dans des logements du gouvernement. Nombre d'entre eux furent envoyés à Popanji, un camp situé à l'ouest d'Alice Springs, où ils moururent victimes d'épidémies, se prirent de querelle avec les hommes des autres tribus, se mirent à boire et à jouer du couteau.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 36-37.

Ce point indique le lieu où l'ancêtre, épuisé par les travaux de la création, est « retourné à l'intérieur ».

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 37.

Il y a quelques années, alors que la violence et l'ivrognerie menaçaient de devenir incontrôlables, un animateur blanc eut l'idée de fournir aux Pintupi du matériel de peinture artistique et de leur proposer de transposer leurs rêves sur la toile.

Il en naquit instantanément une école australienne d'art abstrait.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 38.

Au milieu de la chaussée un eucalyptus décharné percit le bitume.

« C'est un arbre sacré, me dit-il. Sacré pour le rêve de la Chemille et un véritable danger pour les automobilistes. »

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 48-49.

« Déprogrammer » les connaissances sacrées, dit-il, cela voulait dire passer en revue les archives pour retrouver les documents inédits sur les aborigènes ; pour envoyer à leurs « propriétaires » légitimement les pages les concernant. C'est-à-dire qu'il fallait que les droits de reproduction soient transférés de l'auteur du livre aux gens qui y sont décrits ; les photographies retournées aux personnes photographiées (ou à leurs descendants) ; les bandes magnétiques à ceux qui y sont enregistrés, etc.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 67.

Nous parlâmes de l'affaire Lawson qui avait été jugée par le tribunal d'Alice. Lawson était un camionneur qui, apparemment sous l'empire de l'alcool, s'était vu refuser à boire par la tenancière d'un motel de l'intérieur du pays. Il était sorti dans l'état éblouissant du plein midi, avait détaché sa remorque et, vingt minutes plus tard, avait foncé à soixante kilomètres-heure dans le bar, tuant cinq consommateurs et en blessant vingt autres.

Après l'événement, Lawson disparut dans le bush. Quand on le retrouva, il déclara ne se souvenir de rien.

« Est-ce que vous y croyez ? demandais-je.

- Si j'y crois ? Bien sûr que j'y crois ! M. Lawson est une personne très agréable et tout à fait digne de confiance. La société qui l'employait le surchargeait de travail. Le problème pour assurer sa défense, c'est qu'il m'était pas soûl, il était drogué.

- Qu'est-ce qu'il prenait ?

- Des amphétamines, le pauvre type ! Il n'avait pas dormi une minute depuis cinq jours. Tous ces routiers ne se nourrissent que d'amphétamines ! Ils les avalent comme des cachous ! Un, deux, trois, quatre, cinq et W'haaaa... ! les voilà repartis. Pas étonnant qu'il ait été un tantinet bourré !

- Est-ce qu'on en a parlé au tribunal ?

- Des cinq jours, oui, des amphétamines, mon.

- Et pourquoi cela ?

- Impossible ! Les amphétamines et les transports routiers ? C'est un sujet tabou ! Imaginez qu'il faille procéder à une enquête. Les amphétamines sont la solution de ce pays face à la question de la distance. Sans elles, le pays serait atteint de paralysie.

Dans la foi aborigène, une terre qui n'est pas chantée est une terre morte, puisque, si les chants sont oubliés, la terre elle-même meurt. Permettre cela était le pire de tous les crimes et c'est avec cette amère réflexion en tête que Cheekybugger décida de donner ses chants à l'ennemi, condamnant par là son peuple à la paix perpétuelle, décision beaucoup plus grave, bien entendu, que de l'engager dans une guerre éternelle.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 79.

J'essayai alors une autre tactique et découvris comment les gitans communiquaient entre eux à des distances considérables en se chantant des poèmes secrets par téléphone. [...] Avant d'être initié, continuai-je, le jeune gitan devait mémoriser les chants de son clan, les noms de sa parentèle, ainsi que des centaines et des centaines de numéros de téléphone de par le monde. [...]

- Je ne vois pas, dit Flynn, ce que les gitans ont à voir avec notre peuple.

- Parce que les gitans, dis-je, se considèrent comme des chasseurs. Le monde est leur terrain de chasse. Les sédentaires sont du "gibier péché". Le mot gitan pour "sédentaire" est le même que celui pour le mot "viande".

Flynn se tourna pour me faire face.

« Vous savez comment les gens de notre peuple appellent l'homme blanc ? me demanda-t-il.

- Viande, suggèrai-je.

- Et savez-vous comment ils appellent un chèque d'allocation sociale ?

- Viande également.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 83-84.

Les hommes blancs, commença-t-il, commettaient généralement l'erreur de croire que, comme les aborigènes étaient des vagabonds, ils ne pouvaient pas avoir mis en place un système de propriété foncière. C'était une aberration. Les aborigènes, il est vrai, ne concevaient pas le territoire comme un morceau de terre délimité par des frontières, mais plutôt comme un réseau de « lignes » et de voies de communication entrecroisées.

« Tous les mots que nous utilisons pour dire "pays", dit-il, sont les mêmes que les mots pour "lignes". »

Tout cela tenait à une raison bien simple. La plus grande partie de l'intérieur de l'Australie n'était que broussailles arides ou désert. Les pluies y tombaient toujours de façon très inégale et une année d'abondance pouvait fort bien être suivie par sept années de disette. Dans ce type de paysage se déplacer était vital, rester sur place suicidaire.

« Mon pays » se définissait comme « l'endroit dans lequel je n'ai pas à demander ». Mais se sentir « chez soi » dans ce pays dépendait de la possibilité qu'on avait de le quitter. Chacun disposait au moins de quatre « chemins de sortie », sur lesquels il pouvait se lancer en temps de crise. Chaque tribu - bon gré mal gré - devait entretenir des relations avec ses voisins. [...]

Ce que les hommes blancs avaient l'habitude d'appeler le *walkabout*, le « voyage à travers le pays », était, en pratique, une sorte de bourse-télégraphe de brousse, qui permettait de faire circuler des messages entre des gens qui ne se voyaient jamais et qui pouvaient mutuellement ignorer leur existence.

En général, les aborigènes considéraient toutes les « marchandises » comme potentiellement mauvaises ; ils pensaient qu'elles nuiraient à leurs possesseurs à moins d'être sans cesse en mouvement. [...] Les « marchandises » étaient les fins servant à exprimer des intentions : poursuivre l'échange, renouveler la rencontre, fixer des frontières, procéder à des mariages réciproques, chanter, danser, partager les ressources ou les idées.

Une coquille pouvait ainsi passer de main en main, de la mer de Timor à la Grande Baie australienne, le long des « routes » transmises depuis le début des temps. ~~Ces~~ Ces « routes » allaient d'un point d'eau intarissable à un autre. Ces étapes devenaient à leur tour, des centres cérémoniels où les hommes de différentes tribus se rassemblaient.

[...]

- Très bien, approuvai-je d'un signe de tête. Voulez-vous dire par là qu'un itinéraire des échanges est toujours établi sur une piste chantée ?

- C'est l'itinéraire des échanges qui est la piste chantée, dit Flynn. Parce que ce sont les chants, et non les choses, qui représentent le principal moyen d'échange. Le troc des choses de "choses" est la conséquence secondaire de l'échange de chants.

Avant que les Blancs ne viennent, continua-t-il, personne en Australie n'était sans terre, puisque chacun recevait en héritage un tronçon du chant de l'ancêtre et un tronçon du pays où passait ce chant. Les strophes que possédait un homme constituaient ses titres de propriété. Il pouvait les prêter à d'autres. Il pouvait en emprunter à d'autres en retour. Mais, par contre, il lui était impossible de les vendre ou de s'en débarrasser.

Lorsque, par exemple, les anciens du clan du Python décidaient qu'il était temps de chanter leur cycle de chants du début à la fin, des messages étaient envoyés, tout au long de la piste, pour convoquer les propriétaires des chants au lieu du grand conseil. L'un après l'autre, chaque « propriétaire » chantait son tronçon d'empreintes de pas de l'ancêtre. Toujours dans l'ordre correct.

« Chanter une strophe dans le désordre, dit Flynn d'un air sombre, était considéré comme un crime. Généralement le coupable était condamné à la peine capitale. [...] C'était abolir la création. »

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 87.

« Quand vous serez resté un peu plus longtemps, dit-il en se tournant vers moi, vous entendrez l'expression "acquérir la connaissance rituelle". »

Cela signifiait que l'homme augmentait sa carte de chants. Il élargissait ses choix, explorait le monde par le chant.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 87.

Le point suivant, dit-il, consistait à comprendre pourquoi chaque cycle chanté parvenait à franchir à saute-mouton les barrières linguistiques, sans se soucier des tribus ou des frontières. Une piste de rôtie pouvait fort bien prendre son départ dans le Nord-Ouest, près de Broome, se faufiler au travers de vingt langues, voire plus, pour finalement atteindre la mer près d'Adélaïde.

« Et malgré tout, dis-je, c'est toujours le même chant.

- Les gens de notre peuple, dit Flynn, affirment qu'ils reconnaissent un chant par son "toucher" ou son "odeur"... et par là ils veulent dire, bien entendu, son "air". L'air demeure toujours le même, des premières mesures au finale.

- Les paroles peuvent changer, intervint de nouveau Arkady, mais la mélodie persiste.

- Cela signifie-t-il, demandai-je, qu'un jeune homme parti en walkabout pouvait traverser l'Australie en chantant pour peu qu'il puisse fredonner le bon air ?

- En théorie, oui », approuva Flynn. [...]

- Mais en pratique, poursuivit Flynn, les anciens recommandaient aux jeunes de ne pas parcourir plus de deux ou trois "étapes" sur la piste.

- Qui appelez-vous "étape" ? » demandai-je.

Une « étape », dit-il, était le * « point de transmission », le lieu où le chant ne vous appartenait plus, où ce n'était plus à vous d'en prendre soin, plus à vous de le prêter. Vous chantiez jusqu'à la fin de vos strophes et là se trouvait la limite.

Une famille aborigène, dit-il, pouvait comprendre cinq frères, chacun d'eux appartenant à un clan totemique différent, chacun d'eux avec des allégeances à l'intérieur et à l'extérieur de la tribu. [...] L'idée d'envahir le territoire de leur voisin ne leur serait jamais venue à l'esprit.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 89.

Les premiers voyageurs qui avaient parcouru l'Australie signalèrent que les aborigènes n'établissaient pas de lien entre le sexe et la conception, preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de leur irrémédiable mentalité « primitive ».

Observation dénuée de tout fondement, bien entendu. Un homme savait fort bien qui était son père. Mais ~~il~~ venait s'ajouter une sorte de paternité parallèle qui liait son âme à un point particulier du paysage.

On croyait que chaque ancêtre, lorsqu'il chanta son chemin à travers le pays, avait semé derrière lui, sur ses empreintes, des « cellules de vie » ou des « enfants-esprits ». [...]

Le chant était supposé reposer sur le sol en une chaîne ininterrompue de couplets, un pour chaque paire de pas, chacun formé à partir des noms qu'il « éjectait » en marchant.

« Un nom pour la droite et un nom pour la gauche ?

- Oui », dit Flynn.

L'image qu'il fallait avoir à l'esprit était celle d'une femme déjà enceinte vaquant à ses activités quotidiennes de cueillette. C'est lorsqu'elle posait le pied sur un couplet que l'« enfant-esprit » sautait soudain sur elle, atteignait son vagin par l'ongle de l'orteil ou bien par un cal ouvert dans son pied et passait ainsi dans son utérus en imprégnant le fœtus de son chant.

« Le premier coup de pied de l'enfant, dit-il, correspond au moment de cette "conception spirituelle". »

La future mère marquait alors l'endroit et se précipitait chercher les anciens. C'étaient eux qui interprétaient la configuration du lieu et déterminaient quel était l'amètre qui était passé par là et quelles étaient les strophes qui constitueraient la propriété personnelle de l'enfant. Ils lui réservaient alors un « lieu de conception » coïncidant avec le plus proche point de repère sur l'itinéraire chanté.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 90-91.

Aujourd'hui, dit-il [le Père Terence], plus que jamais, les hommes doivent apprendre à vivre dans le dénuement. Les objets effraient les hommes; plus ils en possèdent, plus ils vivent dans la crainte. Les objets trouvent le moyen de s'attacher à notre âme et de lui dicter sa conduite.

Il versa le thé dans deux tets émaillés rouges. Il était foncé et brûlant. Nous restâmes ainsi une minute ou deux jusqu'à ce qu'il rompe soudainement le silence: « N'est-ce pas merveilleux? Vivre au XX^e siècle? Pour la première fois dans l'histoire, on n'a pas besoin de posséder une chose. »

Il est vrai qu'il possédait quelques biens dans sa cabane, mais bientôt il allait les abandonner. Il allait partir d'ici. Il était devenu trop attaché à sa petite cabane et cela le peinait.

« Il y a un temps pour la tranquillité, dit-il, et un temps pour le bruit. A présent un peu de bruit me ferait du bien. »

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 96.

A l'aube du premier jour, le Soleil eut envie de maître (bientôt suivi ce soir même par les étoiles et par la lune). Le Soleil creva la surface de la Terre, l'inondant de sa lumière dorée, réchauffant les trous sous lesquels dormaient les ancêtres. [...]

Ainsi, en ce premier matin, chaque ancêtre endormi sentit la chaleur du soleil sur ses paupières et sur son corps qui donna naissance à des enfants. L'Homme-Serpent sentit des serpents se glisser hors de son nombril. L'Homme-Cacatois sentit des plumes. [...] Chaque « chose vivante », chacune en son lieu de naissance, cherchait à atteindre la lumière du jour.

Au fond de leurs trous (à présent remplis d'eau), les anciens passèrent d'une jambe sur l'autre. Ils remuèrent les épaules et s'étirèrent. Ils se soulevèrent et traversèrent la boue. Leurs paupières craquelèrent et s'ouvrirent. Ils virent leurs enfants qui jouaient au soleil. [...]

Chacun de ces anciens (baignant alors dans la lumière du soleil) avança son pied gauche et nomma une chose. Il avança son pied droit et en nomma une autre. Il nomma le point d'eau, les roselières, les gommiers... donnant des noms de tous côtés, appelant à la vie toutes choses et tissant leurs noms dans des strophes.

Les anciens s'ouvrirent un chemin dans le monde entier par leur chant. Ils chanterent les rivières et les montagnes, les lacs salés et les dunes de sable. Ils chassèrent, mangèrent, firent l'amour, dansèrent, tuèrent : partout où les portaient leurs pas, ils laissèrent un sillage de musique.

Ils enveloppèrent le monde entier dans un réseau de chants ; et, enfin, lorsque la Terre fut chantée, la fatigue les envahit. De nouveau, ils ressentirent l'immobilité glacée des temps. Certains s'enfoncèrent dans le sol là où ils se trouvaient. D'autres se glissèrent dans des cavernes. D'autres encore regagnèrent en rampant leur « demeure éternelle », le point d'eau ancestral où ils étaient venus au jour.

Et tous s'en retournerent sous terre.

Il [Arkady] était sur le point de conclure à l'absence de « propriétaires » lorsqu'un groupe aranda se présenta dans son bureau pour se déclarer. [...] « De toute évidence, dit Arkady, ce devait être quelque chose d'important. J'ai alors demandé au plus âgé d'entre eux, qui tremblait des pieds à la tête : "Qu'est-ce que vous avez là-bas ?" Il a alors placé sa main en rond près de mon oreille et a murmuré : "LE POUVOIR DES ASTICOTS !" »

Le chant qui passait le long des collines parlait d'un ancêtre du Temps du Rêve qui n'était pas parvenu à accomplir le rituel correct permettant de maîtriser le cycle de reproduction de la mouche de brousse. Des masses d'asticots avaient alors envahi la flaine de Burt, la dépouillant de toute sa végétation et la laissant dans l'état où nous la connaissons aujourd'hui. L'ancêtre avait rassemblé les asticots et les avait entassés sous l'éprouvette rocheuse où, depuis lors, ils se reproduisent sans arrêt sous la terre. Les anciens disent que, si l'on coupe la colline en deux, une gigantesque explosion se produira. Un nuage de mouches montera au ciel, recouvrira la terre entière et empoisonnera tous les hommes et tous les animaux.

« La bombe ! suggèrai-je.

- La bombe..., reprit Arkady d'un ton sinistre. Certains de mes amis en savent beaucoup sur la bombe. Après l'explosion son explosion. »

Avant l'essai de la bombe H britannique à Maralinga, l'armée avait placé des panneaux « Interdit d'entrer » en anglais à l'intention des aborigènes. Certains ne les ont pas vus, d'autres ne savaient pas lire.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 114-115.

Auparavant, au cours de l'après-midi, nous étions passés sur la route près de la tombe d'un télégraphiste qui, en 1874, agonisant d'un coup de lance, parvint à envoyer un message d'adieu à sa femme à Adélaïde. Les représailles de la police se poursuivirent jusque dans les années 1920.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 139.

Le vieil Alan était *keida*, c'est-à-dire le « propriétaire » ou le « patron » du terrain dont nous allions effectuer le relevé. Il était responsable de son entretien, devait veiller à ce que ses chants soient chantés et que les rites soient accomplis en temps et en heure.

L'homme en bleu, quant à lui, était le *kutungurlu* d'Alan, son « directeur » ou « assistant ». Il appartenait à un clan totemique différent et était le neveu d'Alan - réel ou « classificatoire », peu important - du côté de sa mère. Le mot *kutungurlu* voulait dire « parent utérin ».

« Ainsi le "directeur", dis-je, a toujours un rène différent de celui du patron ?
- Exact. »

Chacun profitait de rites réciproques dans le territoire de l'autre et tous les deux travaillaient en équipe pour les maintenir. Le « patron » et le « directeur » étaient rarement des hommes du même âge, ce qui contribuait à assurer la transmission des rites d'une génération à l'autre.

Jadis les Européens croyaient que le « patron » était réellement le patron et que le « directeur » n'était qu'un sous-fifre. Il s'avéra en fait qu'ils prenaient leurs désirs pour des réalités. Les aborigènes eux-mêmes ont parfois traduit *kutungurlu* par « policier », ce qui donne une idée beaucoup plus exacte des relations entre les deux hommes.

« Le "patron", dit Ankady, peut difficilement prendre la moindre décision sans obtenir l'accord de son "policier". [...] »

Ce qui était merveilleux dans ce système, ajouta-t-il, c'est que la responsabilité de la terre n'incombait pas en fin de compte au « propriétaire » mais à un membre du clan voisin.

« Et vice versa ? demandai-je. »

- Bien entendu.

- Ce qui rendait plutôt difficile la guerre entre voisins ?

- C.A.F.D., dit-il.

- C'est comme si l'Amérique et la Russie se mettaient d'accord pour échanger leur politique intérieure ...

Le chant racontait l'histoire du lézard et de sa jeune et jolie épouse qui avaient traversé à pied l'Australie du nord à la mer du Sud. Un habitant du Sud avait séduit la femme et renvoyé le mari chez lui avec une remplaçante.

[...] Nous n'avions pas assisté, bien entendu, au vrai chant du Lézard, mais à une ~~façade~~ « façade », à une saynète destinée aux étrangers. Le véritable chant aurait donné le nom de chaque point d'eau où l'Homme-Lézard avait bu, chaque arbre où il s'était taillé une lance, chaque grotte où il avait dormi, en ceurant le chemin sur toute sa longueur.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 150-151.

La plupart des tribus, pour suivre Ankady, parlaient la langue de leur voisin immédiat. Il n'existait donc pas de problème de communication d'une frontière à l'autre. Ce qui restait mystérieux était le fait qu'un homme de la tribu A, qui vivait à une extrémité d'un itinéraire chanté, pouvait entendre quelques menues chantées par la tribu M et, sans connaître un mot de la langue de M, savait exactement quelle terre était chantée. [...]

Au-delà des mots, il semble que le profil mélodique du chant décrive la nature du terrain sur lequel il passe. [...]

On pensait que certaines phrases, certaines combinaisons de notes musicales décrivaient le déplacement des pieds de l'ancêtre. Une phrase signifierait « lac de sel », une autre « lit de rivière », « spinifex », « dune », « steppe à mulgas », « paroi rocheuse », etc. Un « chanteur » expérimenté, en écoutant leur succession, pouvait compter le nombre de rivières que son héros avait traversées, le nombre de montagnes qu'il avait escaladées et en déduire à quel endroit de l'itinéraire chanté il se trouvait. [...]

- Ainsi les phrases musicales, dis-je, équivalent à des coordonnées cartographiques ?

- La musique, dit Ankady, est une banque de données servant à trouver son chemin dans le monde.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 153-154.

L'«agression», selon la définition qu'en donnait Lorenz, était, chez les animaux et l'homme, l'instinct de chercher et de combattre - mais pas nécessairement de tuer - un rival de sa propre espèce. Sa fonction consistait à assurer une égale distribution de l'espèce sur l'ensemble de son habitat et la transmission des gènes des individus les mieux « mieux adaptés » à la génération suivante. Le comportement de combat n'était pas une réaction, mais une « pulsion » ou un appétit - qui, comme la faim ou la pulsion sexuelle, se développait et exigeait de s'exprimer soit sur l'objet « naturel », soit, si aucun n'était disponible, sur un bouc émissaire.

Contrairement à l'homme, les animaux sauvages se battaient rarement à mort. Ils préféraient généralement « ritualiser » leur querelle en exhibant leur plumage, leur denture, des marques de griffures ou en lançant des appels vocaux. L'intrus - à supposer, bien entendu, qu'il soit le plus faible - reconnaissait ces panneaux d'interdiction et se retirait sans autre forme de procès.

Un loup battu, par exemple, se contentait d'offrir sa nuque à son adversaire et le vainqueur n'avait pas la possibilité de pousser son avantage plus avant. [...]

Parcèlement, dans la région de l'Orénoque, certains Indiens supprimaient les guerres tribales en les remplaçant par des échanges « rituels » de cadeaux.

« Mais pour autant, intervenais-je, cet « échange de présents » n'est pas un rite destiné à supprimer l'agression. C'est l'agression ritualisée. La violence n'éclate que lorsque la parité de ces échanges n'est pas respectée. »

- Oui, oui, répondit-il sur un ton passionné. Bien entendu, bien entendu. »

Il prit un crayon sur son bureau et l'agita devant mes yeux. « Si je vous donne ceci en cadeau, dit-il, cela veut dire : "Je suis ici chez moi". Mais cela signifie aussi : "J'ai un territoire et je ne menace en rien le vôtre". Tout ce que nous faisons ainsi, c'est délimiter la frontière. Je vous dis : "C'est ici que je pose mon cadeau. Je ne vais pas plus loin." Je commettrais une violation si je le posais trop loin. »

Au Temps du Rêve, l'Homme-Péramèle, Akuka, et son frère chassaient dans ces montagnes. Comme c'était la saison sèche, ils avaient terriblement faim et soif. Tous les oiseaux, tous les animaux avaient fui. Les arbres étaient dépourvus de feuilles et les feux de brousse dévastaient le pays.

Les chasseurs cherchèrent partout un animal à tuer, jusqu'au moment où, presque à son dernier souffle, Akuka aperçut un péramèle qui se réfugiait dans son terrier. Son frère lui rappela qu'il ne pouvait pas le tuer, car le tabou interdisait de tuer un animal de son propre totem. Akuka ignora l'avertissement.

Il creusa la terre, abattit le péramèle d'un coup de lance, le dépouilla et le mangea. Immédiatement il fut pris de crampes d'estomac. Son ventre gonfla tant qu'il explosa et une foule de Bébés en sortit. Aussitôt ils se mirent à réclamer de l'eau.

Mourant de soif, les Bébés atteignirent Singleton au nord et Taylor Creek au sud, là où maintenant se trouve le barrage. Ils trouvèrent le point d'eau, mais burent toute l'eau et retourneront vers les trois affluents rocheux. Les roches étaient les Bébés, blottis les uns contre les autres pour mourir - bien qu'en fait ce ne fût pas là qu'ils moururent.

Leur oncle, le frère d'Akuka, entendit leurs cris et demanda à leurs voisins de l'ouest de faire venir la pluie. Les nuages arrivèrent de l'ouest (la grande étendue grise de mulga était l'orage métamorphosé en arbres). Les Bébés revinrent sur leurs pas et repartirent vers le sud. En franchissant une rivière non loin du rocher du lézard, ils furent emportés par les eaux en crue et « fondirent ».

L'endroit où les Bébés retourneront sous terre s'appelait Akwerkepentye, ce qui signifie « les enfants qui voyagent loin ».

Et, avec ce que je savais à présent des itinéraires chantés, il m'apparut soudainement que toute la mythologie classique pouvait représenter les vestiges d'une gigantesque « carte chantée », que toutes les allées et venues des dieux et des déesses, les grottes et les fontaines sacrées, les sphinx et les chimères, et toutes les femmes et tous les hommes devenus rossignols ou corbeaux, échos ou marisès, pierres ou étoiles, ... tous pourraient s'interpréter en termes de géographie totemique.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 167.

« Je les aime bien [les aborigènes], répéta le policier. Je m'ai jamais dit que je ne les aimais pas. Mais ce sont de vrais enfants. Ils ont une mentalité enfantine.

- Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

- Ils sont incapables de progrès, dit-il. [...]

Arkady attendit quelques temps pour retrouver son calme et se mit à expliquer, lentement et posément, que le plus sûr moyen d'évaluer l'intelligence d'un homme était de connaître sa capacité à maîtriser les mets.

De nombreux aborigènes, dit-il, seraient considérés, selon mes propres normes, comme des génies linguistiques. La différence me résidait que dans la conception des choses. Les Blancs changeaient sans arrêt le monde pour s'adapter à la vision fluctuante qu'ils avaient de l'avenir. Les aborigènes mobilisaient toute leur énergie mentale pour laisser le monde dans l'état où il était. En quoi cette conception était-elle inférieure ?

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 176.

Quelques semaines plus tôt, en explorant la littérature sur les nomades du Sahara, j'avais trouvé un texte sur les Nemadi fondé sur les découvertes d'un ethnologue suisse qui les avait classés « parmi les peuples les plus pauvres de la terre ».

On pensait que leur nombre approchait les trois cents âmes ; ils vivaient, par groupes d'une trentaine, aux confins d'El Djouf, le néant saharien. Le rapport leur attribuait une peau claire, des yeux bleus et mentionnait qu'ils appartenaient au huitième et dernier échelon de la société mauresque, ce qui leur conférait un statut de « parias du désert », classe plus basse encore que les Hararatin, ces esclaves noirs utilisés aux travaux agricoles.

Les Nemadi ne professaient aucun tabou alimentaire ni aucun credo islamique. [...]

Quant à leurs origines, il se peut qu'ils soient les survivants d'une population de chasseurs du mésolithique. Très certainement ce sont eux les « Messoufites » dont l'un, borgne et à moitié aveugle de l'autre œil, a guidé Ibn Battuta à travers les sables en 1357. [...]

Dans les années 1970, des safaris au cours desquels furent utilisés des Land Rover et des fusils à longue portée eurent pour résultat que les croyse et les addax obtinrent le statut d'espèces en voie d'extinction. Le gouvernement ordonna l'interdiction totale de la chasse, décision qui s'appliquait également aux Nemadi.

Se sachant aussi pacifiques que les Maures étaient violents et vindicatifs, sachant aussi que c'était l'élevage qui conduisait à la violence, les Nemadi ne voulaient rien savoir. Leurs chants préférés parlaient de fuites dans le désert dans l'attente de jours meilleurs.

A quelque distance vers l'ouest se dressait l'ancienne maison de l'administrateur, un bâtiment d'un étage qui, depuis, avait été cédé à la communauté. Le toit était toujours en place, ainsi que les planchers et les cheminées. Mais les murs, les fenêtres à guillotine et l'escalier avaient été utilisés comme bois de chauffage. [...]

« Ils [les aborigènes] se foutent complètement des murs, dit Red, mais le toit leur plaît bien pour se protéger de la pluie. »

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 192-193.

Lydia fit un suprême effort pour ne pas prêter foi aux histoires de « doigts pointés » et aux sorciers qui pouvaient, par leurs chants, mener un homme à sa perte. Il m'en restait pas moins qu'elle avait le sentiment que les aborigènes, avec leur terrifiante immobilité, tenaient, d'une façon ou d'une autre, l'Australie à la gorge. Il se dégageait une formidable impression de puissance chez ces gens apparemment passifs qui restaient assis, observaient, attendaient et manipulaient la culpabilité de l'homme blanc.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 201.

Selon cette loi, le gouvernement se réservait le droit d'exploiter tous les gisements minéraux souterrains et d'accorder des permis de prospection. Cependant les compagnies, si elles désiraient procéder à des sondages en pays aborigène, étaient au moins contraintes de consulter les « propriétaires traditionnels » et, au cas où l'exploitation était commencée, de leur verser des royalties.

Titus, après avoir pesé le pour et le contre, se persuada que l'argent provenant des mines était mauvais - tant pour les Blancs que pour les Noirs. Il avait corrompu l'Australie, introduit de fausses valeurs et altéré les normes d'existence. Lorsqu'une société obtenait l'autorisation de placer des lignes aériennes dans son pays, il leur offrait le mépris de sa non-coopération passive.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 222.

[...] ce qui est, pour moi, la question des questions : pourquoi l'homme ne peut-il tenir en place ?

Pascal, dans l'une de ses pensées les plus sombres, nous a donné son opinion sur l'origine unique de toutes nos souffrances : notre incapacité à rester calmement dans une pièce. [...]

Une chose, et une seule, pouvait alléger notre désespoir, le divertissement : cependant c'était là le pire de nos malheurs, car dans le divertissement nous étions empêchés de penser à nous-mêmes et étions progressivement acculés à la ruine.

Pourrait-il se faire, me demandai-je - que notre besoin de distraction, notre manie de la nouveauté ne soient, essentiellement, qu'un appel instinctif à la migration semblable à celui des oiseaux en automne ?

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 228.

Ce que j'avais appris là-bas [en Afrique du Sud] - avec ce que je savais maintenant des itinéraires chantés des aborigènes - semblait confirmer l'hypothèse que j'avais caressée depuis si longtemps : la sélection naturelle nous a conçus tout entiers - de la structure des cellules de notre cerveau à celle de notre gros orteil - pour une existence coupée de voyages saisonniers à pied dans des terrains épineux écrasés de soleil ou dans le désert.

S'il en est ainsi, si le désert a bien été notre demeure primitive, si nos instincts se sont forgés dans le désert pour nous permettre de survivre aux rigueurs de ce milieu - il devient alors plus facile de comprendre pourquoi les verts pâturages finissent par nous lasser, pourquoi la jouissance des biens nous épuise et pourquoi les appartements confortables de l'homme imaginaire de Pascal lui semblaient une prison.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 228.

Ambassade britannique, Kaboul, Afghanistan

Le troisième secrétaire est également attaché culturel. Dans son bureau s'entassent des exemplaires de *Animal Farm* d'Orwell, contribution du gouvernement britannique à l'enseignement de l'anglais dans les écoles afghanes et leçon de base sur les méfaits du marxisme, donnée par la voix d'un cochon.

« Des cochons ? ai-je dit. Dans un pays islamique ? Ne craignez-vous pas que ce type de propagande puisse avoir un effet contraire à celui escompté ? »

L'attaché culturel haussa les épaules.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 232.

Dans *La Descendance de l'homme* Darwin a écrit que chez certains animaux la pulsion migratrice est plus forte que l'instinct maternel. Une mère abandonnera ses petits dans son nid plutôt que de manquer le grand départ vers le sud.

Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, p. 236.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILLINOIS